Eveil

Cetro

Droits d'auteur – 2014 Cetro
Tous droits réservés

Copyright numéro 00053925-1

Préface

Avant toute chose, je tenais à remercier Nicolas Lahoz, pour le boulot salutaire qu'il abat dans son agenda des sorties culturelles en médoc, Déclic. Il se bat pour maintenir à flot ce fascicule indispensable à des régions comme la nôtre, pour maintenir le plus grand nombre au courant de ce qui se fait dans le Médoc, pour aider la culture à s'y installer et s'y étendre.

Il aide en somme les petites mains de la culture à rencontrer leur public.

Pour ceux qui auront déjà lu du «Cetro», ils pourront être surpris du virage effectué, tant dans le style employé que dans le thème abordé.

La série des Astimov, que j'ai pris grand plaisir à écrire, se voulait porteuse d'une certaine éthique, de valeurs d'entraide, de tolérance et d'amour. Elle s'adressait avant tout aux enfants, même si bien évidemment, les parents l'ont lue avant eux.

Dans ce roman, vous ne retrouverez pas un gentil monde dans lequel les belles princesses font de jolis enfants et de vieux os. Les princes seront plus enclins à leur donner du GHB qu'à leur prodiguer de tendres baisers.

Le but est cependant le même, attirer l'attention, mettre le doigt sur certains travers et dangers. Mais cette fois-ci, je m'adresse directement à vous, parents. Et si, demain, ce livre était réalité?

Attention au poids des images, télé ou internet, sur les esprits en formation. Certaines émissions, sous le couvert de divertissement, véhiculent comme valeur ultime le rejet du plus faible (ou plus laid, moins doué, ou tout ce que vous pourrez imaginer), ne valorisent que le plus fort, non pas dans ce qu'il a de plus louable, mais bien pour son côté méprisant et méprisable.

Regarder le néant n'est pas bien formateur, à moins que derrière chaque enfant, il n'y ait, à chaque instant, un adulte pour le guider dans sa compréhension et son interprétation des images, le mettre en garde contre ce qu'il perçoit.

Ne perdons pas de vue l'essentiel, ne donnons pas aux images le poids qu'elles n'auraient jamais dû avoir, et nous devrions échapper à ce qui suit dans ces quelques pages. Enfin.... espérons-le, Niaaaaaaaaaaa.

Vous voilà avertis, le texte en approche accroche aux dents et tâche les consciences.

Âmes sensibles, s'abstenir. Âmes insensibles... je ne suis pas certain que ce bouquin puisse encore faire quelque chose pour vous, mais... régalez-vous.

Mathieu, cinq ans dans un jour, riait aux éclats, affalé sur le vieux canapé de cuir noir. En l'absence d'adultes dans la pièce, il profitait allègrement du moment pour regarder une émission peu aimée de ses parents, de son père surtout, et pour sauter sur son assise au rythme de la musique et des cris.

La télé vomissait un flot d'insanités, aussi bien sonores que visuelles, mettant le petit bonhomme en joie.

Sur l'écran, deux hommes s'invectivaient avec force insultes et menaces,et n'allaient plus tarder à en venir aux mains.

Il s'agissait d'un jeu à succès, «Qui veut prendre sa claque?», suivi chaque midi par des millions de téléspectateurs, faisant exploser toutes les audiences.

Présenté par un animateur vedette de la chaîne, ce jeu avait provoqué lors de sa sortie une levée des boucliers, une grosse frange de la population s'étant montrée offusquée du principe même.

C'était pourtant du passé, car l'émission était depuis entrée dans une écrasante majorité de foyers, et accompagnait désormais religieusement chaque déjeuner.

Les échanges violents entre les participants faisaient partie intégrante du jeu, celui qui humiliait l'autre, oralement et/ou physiquement, emportait la partie.

L'actuel champion, en place depuis déjà trois semaines, était un vrai colosse. Il trônait dans son grand fauteuil rouge à chaque générique, impressionnant par sa stature, autant assis que debout.

Il maniait la langue et la culture avec habileté, mais s'assurait ses victoires essentiellement à la force du poignet. Il massacrait systématiquement tous ses concurrents, si bien que la production commençait à peiner à trouver de nouveaux volontaires aspirants au titre.

Le champion était aujourd'hui confronté à un homme solide, bien moins grand que lui, mais aussi charpenté. Une dure lutte verbale s'était engagée entre les deux protagonistes. Décontenancé, le champion entama les hostilités physiques, et, à la surprise générale, fut bien vite défait.

Il quitterait l'émission, humilié et nez cassé, poches vides et réputation ruinée.

Voilà ce qui fascinait le public, le désir vicieux et obscène de voir autrui chuter, rabaissé, atteint dans son esprit comme dans sa chair.

L'émission avait fait bien des émules, de telle manière que, depuis, sur le même modèle, fleurissaient sur le paysage audiovisuel une multitude de ses sœurs jumelles.

En suivant vint le générique de «Motus et bouches cousues», qui consistait là aussi à faire fermer sa gueule à son concurrent, de manière moins physique, mais tout aussi humiliante.

Pour Mathieu, braver l'interdit posé par ses parents constituait un plaisir supérieur à celui des images, aussi ne se priverait-il pas, avant le retour de ceux-ci, de se délecter du moment.

Sa mère, dans son tablier de cuisine tâché de sauce tomate, une cuillère en bois dans la main gauche et le téléphone dans l'autre, entra dans le salon. D'un prompt coup de zappette, il éteignit la télé.

Elle raccrocha le téléphone, après s'être évertuée une heure durant, avec force maîtrise et calme, à faire comprendre au conseiller financier de son établissement bancaire qu'elle ne désirait aucun de leurs produits (à la con, pensa-t-elle) .

— Que regardiez-vous jeune homme? demanda-t-elle, tout en essayant, à l'aide de sa langue, de rattraper la longue traînée de sauce qui maculait sa main et son poignet.

— Mes cahiers d'école, maman. Je fais mes devoirs, répondit-il en souriant.

— Ne te moque pas de moi, veux-tu, Matt. Tu es en vacances depuis vendredi et tu voudrais me faire croire que tu fais tes devoirs, toi? Dès que je suis occupée ailleurs c'est la même chose. Je t'ai entendu sauter sur le canapé et la télé était allumée sur des émissions qui ne sont pas pour toi. Si ton père te surprend, il t'en passera l'envie, tu le sais Mathieu, tu sais qu'il déteste ça. Il ne faudra pas venir pleurer dans mes jupes, je ne prendrai pas ta défense.

— Oui maman, dit-il en affichant un air contrit, penaud et honteux.

Anna sourit, sachant pertinemment que son petit diable n'était en rien repentant, qu'après tout, il n'avait rien fait de réellement grave. Et que ne pardonnerait-elle pas à cette bouille d'ange?

Lorsqu'elle avait rencontré Tom Béalaud, elle était très loin de se douter qu'il serait son mari, qu'elle serait sa femme, qu'ils seraient si unis, par les liens du mariage, mais surtout de l'amour.

Il n'était pas du tout son «type»...mais il était maintenant son «homme».

Elle, magnifique jeune femme de 21 ans à l'époque, aux cheveux d'un roux flamboyant, aux yeux d'un bleu gris fascinant et à la peau d'albâtre appelant l'irrésistible caresse, n'avait jamais eu de mal à séduire les hommes, jusqu'aux plus beaux d'entre eux. Elle avait physiquement tant d'atouts pour elle que les énumérer tous prendrait bien quelques semaines.

Sa silhouette élancée, haute de 1m75, enflant et s'affinant aux endroits nécessaires à une parfaite féminité, lui avait toujours valu sifflets d'admiration et cohorte de prétendants énamourés.

Autant dire qu'elle ne manquait pas de choix, et que personne, même et surtout pas elle, n'aurait jamais imaginé que ce dernier se porterait sur Tom.

Lui était plutôt discret, légèrement rondelet, à peine plus grand qu'elle, crâne déjà presque entièrement déserté par des cheveux noirs de jais, ni beau ni même laid, rien à vrai dire ne le distinguait de la masse. Physiquement en tout cas.

Leur rencontre s'était effectuée par l'intermédiaire de leurs métiers respectifs.

Il venait d'intégrer le rang des pigistes d'un quotidien renommé où elle-même officiait en tant que secrétaire. Il avait su assez rapidement imposer son style, dans des articles intelligents à la force d'impact et à l'audace surprenantes pour un si jeune journaliste.

Il écrivait aussi pour son propre compte, et venait d'éditer son tout premier roman. La lecture de ce dernier marquerait pour elle le tout début de leur romance. Jamais elle n'avait été touchée comme ses mots à lui l'avaient fait.

Ainsi leur relation s'était-elle installée, petit à petit. Elle avait appris à connaître celui qui, d'un assemblage de lettre, avait su l'émouvoir, la faire réfléchir. Et elle l'avait aimé.

Pour la première fois de sa jeune existence, pourtant si riche d'aventures, elle était, elle, demandeuse et en attente.

Il n'avait pas mis bien longtemps à succomber à ses charmes, et pas beaucoup plus à lui en trouver d'autres que ceux visibles de tous.

Chacun d'entre eux avait finalement passé la barrière physique et découvert la vraie personne qui se cachait derrière.

Bientôt l'amour naîtrait, impitoyable et puissant, broyant leur cœur de leurs absences et le faisant exploser de leur présence, ne leur laissant d'autre choix que de s'y abandonner.

Deux ans et trois best-sellers plus tard naissaient une maison somptueuse et un magnifique bébé, qui finiraient de parfaire leur bonheur à tous deux.

Ils avaient élu domicile dans la chaîne des Mordouillers, dans un grand chalet isolé de tout, avec autour un terrain immense et la montagne pour compagne.

Leur fils,Mathieu, était un enfant d'une grande beauté, et, fort de cette constatation, il était surprenant de s'apercevoir qu'il ressemblait plus à son père qu'à sa chère maman.

Il possédait d'immenses yeux noisette ourlés d'interminables cils, de jolies joues bien rondes aux pommettes rosées, un nez droit et fin et une bouche aux lèvres d'une extrême délicatesse.

Il était aussi intelligent, d'une grande vivacité d'esprit, et ravissait ses parents de remarques et réactions toujours étonnantes pour un enfant de cet âge.

Son anniversaire approchait, il aurait très bientôt cinq ans... et un chiot nouveau-né.

Lorsqu'il avait manifesté le désir d'avoir un animal de compagnie, Tom et Anna lui en avaient promis un pour son anniversaire. Ils s'étaient renseignés sur tous les meilleurs élevages, les plus chers et les plus réputés. Ils avaient hésité entre un jeune cocker, selon les goûts d'Anna, et un golden retriever, selon ceux de Tom.

Mais Mathieu avait jeté son dévolu sur un chiot à naître de l'union de la chienne appartenant à leurs plus proches voisins (distants de dix kilomètres tout de même), corniaud immonde, et de dieu seul savait quel autre chien.

Gipsy était laide, vraiment très très laide, énorme et musculeuse, à la gueule étrangement écrasée, mais Mathieu l'adorait. Lorsqu'il avait appris que Paolo comptait euthanasier les chiots à la naissance, son sang n'avait fait qu'un tour, et il avait réclamé à corps et à cris un chiot de cette portée. Au grand dam de Anna et Tom. Quel genre de bâtard tordu allait pouvoir sortir de cette matrice hideuse?

Paolo Longhi, outre leur voisin, était aussi l'agent littéraire de Tom, mais surtout son ami... son meilleur ami.

Ils avaient décidé, avec sa femme Maeva, de s'installer à quelques kilomètres de chez les Béalaud, ce qui avait entraîné chez ceux-ci un très vif enthousiasme. Ils s'entendaient à merveille, et leur compagnie n'avait jamais été de trop en ces lieux retirés, à l'écart du monde.

Paolo était aussi petit et maigre que Maeva était corpulente et grande, mais leur joie de vivre permanente et commune les réunissait sans faille.

Ainsi, ils fêteraient demain l'anniversaire de Mathieu, et il devrait attendre l'heureux événement pour avoir son cadeau. Son père avait bien insisté sur ce fait, pour tenter d'infléchir sa décision. En vain. Entre un joli chiot de race offert le jour même et un chiot à venir à une date aussi incertaine que son apparence future, ce foutu mioche avait décidé d'opter pour la seconde solution... et n'en démordrait pas. Il n'aurait pas son joli golden à la maison, ni sa femme son cocker.

Tom rentrait de faire les courses. Le coffre de leur grosse berline regorgeait de victuailles en prévision de la petite fête organisée en l'honneur de leur fils.

Paolo et Maeva étaient bien sûr invités, et il valait mieux toujours prévoir de belles quantités pour contenter l'appétit féroce de Maeva.

Il entreprit de décharger et ranger tout ce fatras.

Il entra par la cuisine, pour embrasser tendrement Anna au passage.

Tom passa la tête dans le salon et vit son fils posé devant la télé, son baissé au minimum.

Il s'avança à pas de loup, et lorsqu'il fut rendu juste derrière lui, il tapa dans ses mains.

Mathieu sursauta et tenta de se mettre devant la télé, bras en croix, dans une futile et maladroite tentative de cacher à son père ce qu'il était en train de regarder.

En dépit des avertissements de Anna, il avait repris le fil de ses émissions.

Tom fronça les sourcils et fit signe à Mathieu de s'écarter. Celui-ci s'exécuta, en baissant la tête. S'il avait été un chien, ses oreilles et sa queue auraient été bien basses. Sur l'écran défilaient les images de vidéos amateurs proposées dans le cadre de «On t'a vu». Il s'agissait d'une suite ininterrompue de vidéos ineptes, cueillant sur le fait chutes, bagarres et autres situations embarrassantes. Ce programme avait un tel succès que nombre de petits films proposés n'avaient plus rien de spontané et étaient clairement mis en scène. Bastons et chutes organisées, voilà à quoi menait cette merde, comme l'avait toujours pensé Tom.

— Il me semblait t'avoir averti au sujet de ces émissions, Matt. Tu sais parfaitement que je ne veux pas que tu regardes ça, surtout lorsque tu es seul! Tu as de la chance que je ne veuille pas te punir la veille de ton anniversaire, mais c'est bien le dernier avertissement. Il n'y a rien de bon à apprendre là dedans.

— Bah je sais bien. Mais je cherche pas à apprendre, ça m'amuse, c'est tout, papa, répondit-il de sa plus petite voix.

— Ces émissions véhiculent des valeurs négatives Matt. Il ne s'agit que de violence et d'humiliations. Et à force de s'en gaver, on finit par s'en imprégner, surtout à ton âge, même si tu ne t'en aperçois pas. Je sais que je te casse les pieds et que tu te dis que ton père n'est pas marrant, mais je fais ce que je crois juste et mieux pour toi.

— OK p'pa...t'as raison.

— Pour sûr que j'ai raison trouduc. Et que ça ne t'empêche pas de venir embrasser ton père, rajouta-t-il en fronçant exagérément les sourcils.

Le petit se jeta dans les bras de Tom, et, après moult bisous et embrassades, ils finirent de décharger la voiture à deux.

Matt examinait avec attention tout ce qu'il sortait du coffre, pour se faire une idée de ce qu'ils mangeraient le lendemain.

Tom se chargea de deux gros paquets, qui attisèrent l'intérêt du garçon. Étant donné que le cadeau principal n'était même pas né, et qu'il faudrait encore attendre quelques semaines après pour qu'il soit séparé de sa mère, Anna et Tom n'avaient pu se résoudre à ne rien offrir à leur fils le jour J .

Ils lui avaient donc acheté la console de ses rêves, à laquelle il avait renoncé pour sauver son futur chiot d'une mort certaine. Il avait su comment présenter les choses à ses parents pour qu'ils ne puissent rejeter sa requête. Un enfant de cinq ans qui laisse de côté ses désirs les plus fous pour une bonne cause, comment voudriez-vous lui refuser cela et contrarier ses bonnes intentions?

Cette volonté de bien agir devait être récompensée, même si cette bonne action rimait cette fois-ci avec incertitude et déception pour eux.

Ils déjeunèrent en vitesse, et ils passèrent l'après-midi chez les Longhi, comme tous leurs dimanches.

Matt resta auprès de la chienne haletante, et lorsqu'ils le virent débouler comme un damné sous le porche, totalement affolé, ils surent que Gipsy entamait le travail.

Ils ignoraient combien de chiots étaient à naître, aussi expliquèrent-ils consciencieusement à Matt qu'il devrait rapidement faire son choix.

Une heure plus tard, après de grandes souffrances, la chienne était délivrée, et au grand soulagement de tous, un seul chiot était né. Énorme, bien plus gros que la moyenne, ce qui expliquait les difficultés qu'avait éprouvées Gipsy à l'évacuer.

Au moins Paolo n'aurait-il pas à tuer et Matt à faire un choix cruel.

Le chiot tétait déjà goulûment et paraissait fort, taillé pour la survie.

— Ouf, je suis super soulagé. Je me voyais mal tuer des chiots pour tout dire, chuchota Paolo à l'oreille de Tom.

— Ouais bah tu m'étonnes, toi t'échappes au pire. Nous par contre on va en écoper. T'as vu comme il est moche? C'est inouï ce qu'il est atroce... même ta chienne fait figure de top modèle à côté. Bon sang, mais avec quoi elle a fauté cette fichue Gipsy? Puis il est énorme. T'imagines si il grandit en proportion? répondit Tom, mi-blagueur, mi-inquiet.

Paolo rit de bon cœur et passa le bras autour des épaules de son ami.

— Ce sera peut-être le meilleur chien qu'on aura jamais vu, qui sait? Pas le plus beau, certes... ajouta-t-il en explosant, suivi par Tom.

Mathieu ne semblait pas s'attarder sur le détail de l'apparence. Ce petit être vulnérable était déjà SON chien, il l'aimait et ne regrettait nullement son choix. L'avoir vu naître avait créé un lien supplémentaire. Bourru, tel qu'il le nommerait, serait son meilleur ami.

Voir leur fils aussi attentionné et passionné conforta Anna et Tom dans l'idée qu'ils avaient eu raison d'accepter.

Lorsqu'ils repartirent chez eux, Matt ne protesta pas, il s'était préparé à la séparation, et attendrait le temps nécessaire pour ramener, enfin, SON chien avec lui.

Tout le long du chemin du retour, il ne parla que de Bourru. Comment il en prendrait soin, s'occuperait de le nourrir, de le brosser, de le sortir, de le promener... de l'aimer.

— Mouais mouais. On connaît ce genre de promesses hein. Les bonnes résolutions durent en général le temps que durent les roses, lui lança Tom, taquin.

— Alors mon cher papa, tu apprendras que ton fils s'engage à respecter toutes ses promesses, sinon son chien sera à toi. Content?

— Oh ben oui alors, j'ai toujours rêvé d'avoir un... un... c'est quoi en fait?

Matt éclata d'un rire si franc et communicatif que Anna et Tom suivirent.

— Il est peut-être pas très beau, mais c'est MON chien, tu vois monsieur papa?

— Je vois monsieur Matt, je vois. Et monsieur papa est fier de monsieur Matt.

Mathieu passa ses bras autour du cou de son père et y appuya sa tête.

Tom caressa ces petits bras potelés, jusqu'à ce qu'il réalisât que son fiston n'était donc pas attaché.

— Mets ta ceinture Matt, tu sais que c'est dangereux.

— Ouais p'pa.

Anna l'aida à rattacher sa ceinture, et le mangea des yeux un instant, avec le regard que seuls une mère ou un père peuvent porter.

Elle passa sa main sur la cuisse de son mari, qui l'engloba délicatement dans la sienne.

La berline se frayait un chemin dans l'obscurité, guidée par l'intense lueur des phares, comme eux étaient guidés dans la vie à la lueur de l'amour et du bonheur.

Lorsqu'ils arrivèrent à la maison, Matt dormait déjà, et affichait un sourire béat et comblé. Il était sans doute parti pour une agréable nuit de doux songes.

Tom le prit dans ses bras et le mena dans sa chambre. Il ne le déshabilla pas, de peur de le réveiller, et le borda ainsi. Il embrassa tendrement ce joli front derrière lequel les vives pensées bouillonnaient de vie et de candeur.

Anna les regardait depuis l'embrasure de la porte. Jamais elle n'avait eu à regretter le choix qu'elle avait fait de partager sa vie avec cet homme.

À l'abri de leur chambre, ils firent l'amour deux fois consécutives, passionnément, et s'endormirent à leur tour avec le même air de béatitude que leur enfant plus tôt.

Le matin, Mathieu était sur le qui-vive. Son père était dans le cuisine et préparait le petit déjeuner.

Anna était dehors, profitant de la fraîcheur relative de cette matinée pour arracher les mauvaises herbes.

Matt passa devant la télé, mais résista au désir de l'allumer pour regarder des gens se coller des baffes et des raclées.

Il entra dans la cuisine et Tom l'embrassa sur le crâne.

— Bon anniversaire mon chéri. Tu peux appeler ta mère s'il te plaît, le ptit déj est prêt.

— Merci p'pa. Ouep, j'y vole.

Il sortit, sauta dans les bras de sa mère. Une fois le déluge de baisers passé, il lui fit la commission. Elle lui souhaita un joyeux anniversaire, pour le dévorer à nouveau de bisous partout.

Ils rentrèrent et s'installèrent à table, où tartines grillées, beurrées et confiturées les attendaient aux côtés de croissants et de chocolat chaud.

Ils dévorèrent avec gourmandise, et, contrairement à ses habitudes, Matt se précipita pour débarrasser la table et mettre la vaisselle à la machine.

Anna et Tom se regardèrent en souriant.

— Tu me sembles de bien bonne volonté aujourd'hui. Qu'arrive-t-il à notre fils?

— Rien du tout. Je veux juste être agréable à mes parents chéris, c'est tout hein, dit-il en jouant les offusqués.

— Et peut-être aussi que tu voudrais savoir ce que contenait le gros carton que j'ai sorti hier de la voiture, non?

— Poh...j'y pensais même plus.

— Ah bon.

Tom fit mine d'ouvrir son journal et de se plonger dans la lecture.

Matt le regardait, puis se remettait à ranger la vaisselle. Puis le regardait à nouveau, avec insistance.

— Oui? Plaît-il mon jeune ami?

— Allez papa va le chercher ste plaît, ste plaît, ste plaîiiiiit.

Tom se leva en riant et sortit de la pièce.

— À chaque fois il me fait ça, t'as vu maman. C'est un coquin ce papa hein?

— Oh que oui. Un gros coquin.

Tom revint avec un gros paquet cadeau et le posa sur la table.

— Bon anniversaire mon chéri, dirent-ils de concert.

Matt se jeta sur le carton et déchira le papier comme si sa survie en dépendait. Il avait dans les yeux cette excitation et cette joie que l'on ne retrouve jamais lorsqu'on vieillit... à part en regardant son enfant ouvrir le cadeau que l'on vient de lui offrir.

— C'est super lourd. Je me demande ce que c'est.

Les couches d'emballages n'en finissaient plus de se succéder, et Matt regarda son père, qui retenait manifestement son rire.

— Tu me joues un tour de cochon, j'en suis sûr p'pa.

Il continua pourtant à déchirer furieusement, pour finalement tomber sur le contenu.

Il regarda au fond, puis son père, qui ne put se contenir plus longtemps.

— Un chou-fleur? Maman, papa a mis un chou-fleur dans mon cadeau. C'est honteux monsieur papa, honteux d'oser faire ça à son fils chéri de cinq ans.

Tom se releva et alla chercher cette fois-ci le véritable cadeau. Lorsque Matt l'eut déballé, la maison résonna d'un cri strident de joie hystérique.

— Une JOUSEUL... une JOUSEUL... le top de la console de jeux. Oh merci merci merci. Avec cinq jeux en plus, cinq jeux, oh c'est fantastiiiique... Dommage que j'ai pas dix ans hein, plaisanta-t-il gaiement.

— Allez viens, on va la brancher, tu vas pouvoir l'essayer de suite. Par contre Matt, que les choses soient claires, quand maman ou moi dirons stop... ce sera stop, hum?

— Pas d'souci mon papa.

Tom relia la console de jeux à la télé, la brancha et l'alluma.

— Allez, choisis par quel jeu tu veux commencer.

Il laissa son fils se débrouiller seul et se mit devant son ordinateur pour écrire. Il releva ses messages. Il constata, une fois de plus, la présence en masse de vidéos amateurs virales, toutes basées sur la même idée: humiliations, violence.

Le soir, ils mangeraient le plat préféré de Matt: des escalopes de veau milanaises avec pommes de terre forestières. Le dessert serait un énorme gâteau au chocolat et aux cerises noires, décoré de cinq belles bougies. Paolo et Maeva, outre leur présence, lui offriraient tout le nécessaire pour prendre soin d'un chiot. Matt était aux anges.

Quatre semaines passèrent. Bourru était sevré. À lui seul, il tétait autant de lait qu'une portée entière, et il commençait à blesser les tétines de sa mère. Paolo lui avait donc proposé des bouillies à base de lait et de céréales pour bébé. Le chiot avait de suite accepté ce menu et en dévorait des quantités étonnantes.

Il décrocha le téléphone pour appeler Tom.

— Allo, Tom?

— Lui-même. Comment va la famille Longhi?

— Oh, très bien ma foi. Et vous, tout se passe bien?

— Mieux que ça encore.

— Ton roman, ça avance bien?

— Oui oui, t'inquiète pas, je pense qu'à la fin du mois j'aurai terminé.

— Parfait, parfait. Bon, dis-moi, c'est pas pour ça que j'appelle. T'as pas oublié qu'ici, vous attend un être d'un genre nouveau, hein?

— Oh, j'espérais que tu aurais oublié qu'on s'était engagés à l'adopter. Pressé de te débarrasser du monstre hein?

— Oh il ne me dérange pas... tant que je ne le regarde pas. Non sans déc, il est sevré, donc il va pouvoir quitter sa maman. Elle en a assez de se faire malmener la mamelle, tu vois, il est du genre glouton, l'engin.

— Va savoir combien il va nous coûter en bouffe cet animal. Je suis sûr qu'il va devenir gros comme un lion.

— Il EST gros comme un lion, ajouta Paolo en riant.

— Bon, j'arrive. J'en connais un qui sera heureux en rentrant de l'école. À toute Paolo.

— Je t'attends... avec impatience.

Tom raccrocha le combiné en souriant.

— Chérie, t'es où? Je vais chercher le chiot chez Paolo. Tu veux venir?

— Non merci, je t'attendrai ici, j'ai des gâteaux au four, je veux pas les faire cramer.

— OK, à toute alors.

— Bisous.

Il chercha les clés de sa voiture, finit par les dénicher dans la poche du pantalon qu'il venait de mettre au sale.

Lorsqu'il arriva chez Paolo, celui-ci attendait dehors, avec une masse noire dans les bras.

Tom n'en revenait pas de voir la taille atteinte par le chiot en à peine quatre semaines.

— Salut Paolo. Mais tu parles d'un monstre. Ça mange combien d'enfants chaque jour ce machin?

— Salut Tom. Il mange des bouillies, je vais te donner les boîtes qu'on a. Tu mélanges avec du lait ou du yaourt nature, de la viande hachée, et vogue la galère.

Le chiot se tourna vers Tom. Sa face était plissée, ronde et écrasée.

— Waow. Y a du nouveau question taille, mais niveau beauté, rien n'a changé.

Les deux amis rirent de bon cœur.

Tom prit le chiot dans ses bras. Il était incroyablement lourd et dodu, moelleux et replet. Sa fourrure cotonneuse et épaisse de chiot était d'une douceur incomparable, le toucher était réellement agréable. Un bon chien pour aveugles, non pas pour les guider, mais pour les caresses.

Bourru levait la tête vers lui, le fixait de ses yeux tombants. Il lui mit un coup de langue sur le menton, et le tour était joué...il était adopté.

Sa laideur lui devenait déjà sympathique. Il le posa à l'avant de la voiture, côté passager.

— Bon je dois y aller. Merci pour tout Paolo.

— Oh, mais de rien... c'est plutôt à moi de te remercier, répondit-il en riant.

Tom reprit le volant, fit signe de la main à son ami et démarra.

Bourru le regardait, chose de fourrure molle affalée sur le plancher, vibrant au rythme des trépidations du véhicule comme s'il avait été fait de gelée.

Il haletait doucement, tirant sensiblement une langue d'un rose parfait. Certainement la plus jolie partie de son corps. Il poussait de drôles de ronflements.

Au plus il regardait ce chien, au plus il lui trouvait un air sympathique et sa laideur lui plaisait.

Lorsqu'il se gara dans l'allée de son jardin, Bourru dormait en ronflant comme un sonneur.

Anna attendait sur le perron.

Elle vint ouvrir la portière côté passager, et se pencha pour prendre le chiot.

Elle le souleva avec peine. Lui se laissa pendouiller mollement.

Elle le plaqua contre sa poitrine, profitant de son extrême douceur.

— Comment peut-on être si laid et si mignon à la fois, dit-elle en riant.

Ils rentrèrent pour l'installer dans le panier amoureusement préparé par Matt depuis des semaines déjà.

Il dormit toute la journée, écrasé dans sa couche, épousant mollement chaque relief. Un bon gros chamallow. Tom écrivit toute la journée, jetant de temps en temps un œil sur bourru, installé au pied de son bureau Il ignorait pourquoi, mais le regarder ainsi affalé, abandonné, avait quelque chose de rassérénant... et d'inspirant. Il écrivit comme jamais auparavant.

Vers 15h30 heures, Anna prit la voiture pour aller chercher Matt à l'école.

Ils habitaient à 20 km environ de la petite ville de Morgetrou, où il était scolarisé.

Il ne finissait qu'à 16h30, mais les petites routes desservant leur petit coin de paradis étaient étroites et parfois difficiles à négocier.

Elle préférait donc partir et arriver en avance, puis discuter un peu avec d'autres parents sur le parking de l'école.

Certains n'étaient pas forcément des plus agréables, plus prompts à scruter votre vie et à en juger chaque parcelle qu'à entretenir un réel intérêt pour vous. Mais elle s'en moquait. Elle savait que le succès rencontré par les livres de Tom alimentait quelques rancœurs et jalousies chez quelques-uns, mais elle se concentrait sur celles et ceux qui paraissaient les plus sincères, restant volontairement aveugle et sourde au regard des autres.

Matt sortit, accompagné de son «meilleur pote Gaby».

Lorsqu'il vit sa mère, il embrassa Gabriel, se rua dans sa direction, lui sauta dans les bras, et ce fut l'heure du goûter de bisous, selon sa propre terminologie. Une fois repus, ils remontèrent en voiture. Ils passèrent par la boulangerie pour y acheter le véritable goûter de Matt... et des grands aussi.

Ils y faisaient les meilleurs croissants aux amandes du monde, à écouter Matt. L'odeur qui régnait toujours dans cette échoppe était purement merveilleuse, et aurait pu mettre les roches en appétit. La jolie serveuse, blonde comme le blé qui servait à faire le pain, prit les trois plus beaux croissants et les glissa dans un sac en papier, qu'elle tendit avec un sourire lumineux au petit garçon. Elle l'aimait bien, ce joyeux bonhomme, poli et agréable, et comme tous les jours elle lui laissa choisir un bonbon. Il se servit avec une profusion de remerciements, avant de quitter la boulangerie tout sourire.

Sur la route, Matt raconta à sa mère sa journée d'école, faite d'aventures merveilleuses aux côtés de Gaby le magnifique.

Elle lui demanda, comme le font tous les parents du monde, ce qu'ils avaient mangé le midi à la cantine. Il détestait cette question, sans réellement savoir pourquoi, et elle le savait.

— Rooooo, maman, tu sais que ça m'énerve de parler de la cantine. Regarde, je suis bien dodu, bien rose, je meurs pas de faim, qu'est-ce que ça peut faire ce que j'ai mangé? Surtout que tu sais très bien que j'aime pas du tout la cuisine de la cantine.

— Oh, mille excuses, jeune oisillon dodu. Je ne voulais surtout pas déranger votre piaillement.

Elle le regarda dans le rétroviseur intérieur, et le vit sourire.

Ils arrivèrent à la maison, il descendit en flèche, balança son cartable dans l'entrée, et fonça sur son père. Il lui sauta dessus et fut accueilli dans des bras chaleureux, comblants et comblés.

Il ne vit pas sur le moment le chiot installé au pied du bureau. Celui-ci épousait si bien la forme du panier qu'on aurait pu le croire fait de couvertures.

Bourru s'éveilla, sentant le garçon, et se leva. Lorsqu'il posa sa truffe fraîche et humide contre le mollet de Matt, celui-ci, surpris, sursauta. Puis surpris, cria. Et, surpris, exulta.

Il hurlait littéralement de joie. Ses deux parents, qui étaient aussi ses plus grands fans, en riaient aux pleurs.

La séance de patouillages forcenés allait pouvoir commencer. Bourru, indolent, se laissait bien volontiers faire, ronronnant presque comme un chat.

Ses surplus de peau molle roulaient sous les doigts de manière si agréable qu'il devenait vite difficile de s'arrêter de la malaxer. Les yeux du chiot, à moitié fermés par un énorme bourrelet de chair les surplombant, roulaient littéralement de plaisir.

Puis Tom montra à Matt comment préparer sa bouillie, et ils lui en servirent une belle assiettée.

Bourru se goinfra littéralement, maculant généreusement ses babines pendouillantes et molles, qu'il continua de lécher consciencieusement de longues minutes après qu'il ne restât plus rien dans sa gamelle.

Anna et Tom n'auraient pas le chien de leurs rêves, mais ils avaient un chien fort sympathique, si affreux qu'il en devenait irrésistible. Le regarder simplement provoquait des accès de fou rire.

Après son copieux repas, Matt l'amena dehors pour lui faire faire ses besoins. Lorsqu'ils rentrèrent, le chiot se dirigea seul vers son panier où il ronflerait bruyamment jusqu'au lendemain.

Lorsque Tom se leva, dans le noir, il eut l'agréable privilège d'étrenner les productions nocturnes de leur chiot, posant un pied nu dans une mare d'urine.

— Oh putain de... merci Bourru, c'est trop aimable de penser à moi.

Le chien le regardait entre ses plis de chair, la tête posée et écrasée sur le rebord du panier. Il souffla, faisant vibrer de manière comique ses babines.

— T'as de la chance d'être si atrocement mignon toi, dit-il en caressant sa petite tête.

Il nettoya les souillures et alla à la douche.

Lorsqu'il en sortit, il posa le pied cette fois-ci dans la partie solide des excrétions de leur cher chien. Matt et Anna se levaient au même moment et partirent d'un rire incoercible pendant que Tom hurlait et pestait contre cette maudite pelisse.

Il ramassa l'offrande de Bourru et retourna à la douche.

— Prochaine fois, je te laisserai ramasser les jolis cadeaux de TON chien, mon cher Matt.

Mathieu, pensant et repensant aux doigts de pied de son père extrudant le «chocolat mou» posé négligemment par Bourru sur le plancher, ne pouvait retenir un fou rire qui le secouait jusqu'au tréfonds de ses entrailles. À intervalles réguliers, il était relayé en cela par sa mère, dès qu'elle croisait le regard de son époux adoré.

— Ah ah ah... on est de bien bonne humeur ce matin, hein. Heureux de voir que les turpitudes nocturnes de ce sac à plis vous mettent autant en joie. Mais faudra pas compter sur moi pour faire ça tous les jours, voyez-vous?

Anna lui embrassa le front, et repartit à rire avec son fils.

Tom se mit au travail, et Anna accompagna Matt à l'école. Tout le long du trajet, tous deux rirent à gorge déployée en évoquant l'image de Tom posant son pied fraîchement lavé dans les excréments de Bourru.

Le chiot observait son maître agacé, taper furieusement sur les touches de son clavier.

— Toi mon saligaud, tu peux te vanter de m'avoir bien réveillé. Regardez-moi cette gueule... c'est pas Dieu possible, jamais j'arriverai à t'en vouloir de quoi que ce soit à toi, hein?

En réponse, Bourru grommela un gloubiboulga sonore, puis se rendormit.

Tom produisit ce jour-là peut-être ses meilleurs écrits. Il avait placé le panier juste sous ses pieds restés nus, avec lesquels il massait Bourru. Le contact semblait être aussi agréable pour l'un que pour l'autre.

Cinq mois plus tard, le roman de Tom venait de sortir. Paolo pressentait que ce chef d'œuvre, selon ses propres termes, se placerait très vite dans les meilleures ventes.

Bourru, six mois, était déjà un chien énorme. Il avait grandi de manière incroyable, et pesait désormais bien plus lourd que son jeune maître... que le plus vieux aussi. En dépit de sa croissance exubérante, il n'avait toujours pas rattrapé l'immensité de son enveloppe de peau, et celle-ci formait toujours plis et bourrelets en nombre incalculable. Chacun de ses mouvements était accompagné d'une houle de chair, son corps ondulait au rythme de sa marche.

Pour qui ne le connaissait pas, ce molosse, affreux et noir, avait de quoi effrayer. Il n'y avait pourtant pas plus doux compagnon canin. Matt n'en finissait plus de rappeler à ses parents qu'il avait eu raison de vouloir ce chiot-là. Et, oui, il avait bien eu raison. Le petit et le chien étaient inséparables, tout comme eux même avaient désormais du mal à imaginer leur vie sans Bourru.

Ce soir-là, Paolo les avait invités au restaurant le plus en vue de la région à fêter dignement le futur succès du roman de Tom.

Anna était toute beauté dans sa robe du soir, avec un décolleté à faire un AVC et à saigner des yeux.

Elle avait attaché ses cheveux en une tresse somptueuse de cheveux roux brillants. Son maquillage soulignait à merveille sa beauté naturelle. Elle était belle à en devenir fou.

Tom s'était aussi mis sur son 31, pour ne pas dépareiller de trop, même si en présence d'Anna, il était simplement impossible de rivaliser en termes de classe et de prestance.

Matt avait mis ses plus beaux habits. Sa mère avait pris soin de coiffer et lisser son indomptable tignasse, d'ordinaire portée en bataille.

Ils étaient fin prêts, et Bourru, voyant Tom prendre les clés de voiture, se précipita vers la porte en soufflant et grognant.

— Ah non mon Bourru, désolé, mais tu n'es pas convié. Tu vas garder la maison mon vieux.

— Ouais Bourru, désolé, mais t'inquiètes, on te ramènera des restes, lui dit Matt en embrassant ses grosses babines.

— Euh mon petit Matt, le restaurant où l'on va n'est pas vraiment le genre à fournir des «doggy bags», vois-tu?

— Je te ramènerai quand même un truc Bourru, chuchota le garçon à l'oreille du chien.

Ce dernier retourna placidement dans son panier, devenu bien étroit pour pareil animal. Il en débordait de tous les côtés, et malgré l'achat récent d'une couche adaptée, il insistait à se vautrer dans celle-ci.

Ils sortirent de la maison. Il faisait déjà bien sombre. Matt alluma sa petite torche stylo, fier de guider ses parents vers la voiture.

Ils s'installèrent, attachèrent Matt consciencieusement, et prirent la route.

En roulant, Tom se questionnait intérieurement. Que pouvait bien lui valoir tant de bonheur? Lui, le petit gros moqué ou simplement invisible, comment en était-il arrivé à vivre tant de satisfactions intenses.

Il avait une femme exceptionnelle, le plus beau et le plus intelligent des fils, une maison superbe, une réussite professionnelle exemplaire. Jusqu'à son affreux chien, qui le comblait au-delà de toute espérance.

Ses phares captèrent tout à coup deux silhouettes étranges. Que pouvaient bien faire ces deux personnes sur cette route isolée, en pleine nuit préhivernale?

Il hésita un instant à s'arrêter pour leur porter assistance, mais lorsqu'il vit le visage de l'homme, aux traits agressifs en diable, il préféra continuer sa route.

Anna le regarda sans rien dire, reconnaissante qu'il poursuivît sans s'arrêter.

Cent mètres plus loin, des explosions retentirent, et il perdit totalement le contrôle de son véhicule.

La voiture heurta avec une violence inouïe le parapet, passa au travers et dévala un ravin d'une quinzaine de mètres, pour s'écraser au fond.

Aucun d'entre eux n'avait seulement poussé un cri.

Il faisait un noir d'encre. Tom était encore conscient. Tout lui paraissait trouble. Il ne pouvait pas bouger, il était comme cloué à son siège, foudroyé de douleur. Il sentait le sang inonder son cuir chevelu et envahir ses yeux, couler dans son pantalon et sur ses cuisses.

Il put tourner très légèrement la tête. Il voyait la silhouette de sa femme, mais quelque chose clochait. Il n'y voyait presque rien, mais il lui semblait que la tête de Anna avait adopté un angle peu naturel.

Il ne tarderait sûrement pas à s'évanouir, ou bien à mourir, il le sentait, le savait.

— Anna?

Aucun mouvement ni réponse.

— Matt...Matt tu m'entends mon bébé? Réponds-moi mon chéri, je t'en supplie, réponds-moi.

Il ne pouvait se tourner, la douleur dans son ventre et son dos était bien trop intense.

Il essaya de voir Matt dans le rétroviseur, mais il n'arrivait pas à percer la pénombre.

Il partait, doucement. Il se laissait envelopper peu à peu par une douce torpeur, désirait s'y abandonner, fuir cette réalité.

Juste avant de sombrer, il entendit des bruits de pas à l'extérieur. Il vit deux silhouettes s'approcher de la voiture, les mêmes aperçues juste avant l'accident, il en était sûr.

L'un des deux, une femme lui sembla-t-il, portait une lampe électrique. L'autre tenait devant lui quelque chose qu'il distinguait très mal. Ils avancèrent jusqu'à la vitre côté passager.

La femme braqua le faisceau lumineux dans l'habitacle.

Il fut tout d'abord ébloui, puis il retrouva la vue peu à peu. Puis il vit l'objet tenu en main par l'homme au visage étrange. Une caméra numérique, très petite, de la taille à peine d'un téléphone mobile. Il les filmait, eux. Il tourna légèrement les yeux, et à cet instant, il aurait voulu rester aveugle, ne jamais seulement être né.

Anna avait la nuque brisée, et ses vertèbres cervicales ressortaient étrangement en dessous de sa tête. Une barre métallique traversait son œil droit pour ressortir à l'arrière de son crâne, détachant et arrachant sa magnifique tresse de cheveux roux ensanglantés qui pendait désormais au bout de cette prothèse invasive et mortelle. Elle n'avait plus de mâchoire inférieure, et jamais plus il ne verrait son sourire magique.

Son esprit tenta de fuir cette vision d'horreur, de basculer sur «off». Mais juste avant, il jeta un regard suppliant à son rétroviseur. Son fils saignait abondamment, sa jolie bouille avait disparu sous un flot de sang. Mais il lui sembla percevoir un léger mouvement.

Dehors, les étrangers restaient stoïques, décidés à filmer les derniers instants de vie de cette famille réunie dans la douleur et la mort.

Sa tête tomba en avant, il vit une grande pièce de métal lui traverser le ventre. Son cuir chevelu retomba en visière sur ses yeux, puis il partit.

Et la noirceur de l'événement devint néant.

Quelques kilomètres plus haut, seul et abandonné, triste et apeuré, un gros chien noir hurlait à la mort.

Douze ans plus tard.

De légers murmures lui parvenaient, et il lui semblait les percevoir à travers tout son corps, comme s'il n'avait été qu'oreilles.

Des sons, faits de bip de quelque machine obscure et du clac de sabots arpentant des coursives carrelées. Des paroles indistinctes, de légers effleurements. Des odeurs aussi, allant du tout chimique, produits pharmaceutiques et d'entretien, au bien plus naturel et animal, odeur de sueur et de merde. Odeur de mort aussi. Celle-ci prédominait sur toutes les autres.

Chaque jour depuis l'accident, Paolo lui avait rendu visite.

Il s'était chargé de gérer les droits d'auteur perçus par Tom pour ses ouvrages, et avait payé pour qu'on le maintienne en vie.

Ce n'était pas chose gagnée, mais il semblait, depuis peu, refaire surface, lentement.

À son arrivée, les chirurgiens et autres médecins ne lui avaient donné aucune chance. Et tous pensaient qu'il resterait paraplégique si toutefois il s'en sortait.

Lorsqu'ils avaient émis l'hypothèse de le débrancher, petit homme Paolo avait bondi. Il aurait pu arracher la gorge de ce connard de chirurgien, imbu de sa personne, jamais ému pour personne. Il avait donc payé, puisque c'était le seul langage à même de ramener le corps médical à un semblant d'humanité.

Un vieil homme, Renaud Molard, occupait le second lit de la chambre de Tom. Il était atteint d'une maladie pulmonaire assez grave, mais contre tous pronostics, refusait obstinément lui aussi de mourir. Il était d'une grande maigreur, n'avait plus un cheveu sur la tête, et tout juste deux dents dans la bouche.

Paolo lui faisait régulièrement la conversation, et bien qu'il empestât très souvent la merde, il n'hésitait jamais à s'en approcher pour lui serrer la main, lui passer l'oreiller dans le dos ou la télécommande dans la main.

Chaque jour il avait pleuré.

Chaque jour il avait ri pour lui, s'était nourri d'espoir et le lui avait instillé par de douces paroles inlassablement répétées, de délicates stimulations de ses mains et ses pieds, de son front et ses tempes.

Il lui faisait écouter de la musique, lui lisait des livres, le couvrait, avec l'aide de Maeva, d'amour et d'attentions.

Lui, son meilleur et plus fidèle ami. Il lui aurait volontiers accordé la moitié de chacun de ses organes si la chose avait été possible.

Et chaque jour il repartait, plus effondré que la veille.

Jusqu'à ce jour où Tom avait bougé la main. Il l'avait refermée sur l'un des montants métalliques de son lit et avait imprimé la marque de ses doigts dans l'âme du tube.

Paolo était resté soufflé en entendant le métal gémir, et s'était félicité de n'avoir, pour une fois, pas laissé traîner sa main dans celle de Tom.

Il avait hurlé et appelé les infirmières. Lorsque l'une d'entre elles était entrée en catastrophe, s'attendant visiblement à trouver un cadavre sur le lit 2 de la chambre 45, elle fut stupéfaite.

Comment cet homme, dans le coma végétatif depuis presque douze ans, pouvait il exercer pareille puissance? La chose relevait déjà du quasi impossible pour un homme fort et sain, alors là???

— Niaaaa, elle a cru que j'avais calanché, hein? Ils attendent que ça, me faire sortir les pieds devant. Mais j'ai pas fini de chier dans tes draps ma vieille, niaaaaaa., hurla Renaud avec un rire sardonique.

Elle ressortit comme elle était entrée, à la recherche d'un docteur, sans relever les élucubrations du «vieux»

Elle revint, accompagnée de celui même qui avait émis le désir de laisser Tom mourir pour libérer une chambre pour un cas moins désespéré, le Docteur Alain Budesoi.

— Alors, on n'a pas bien fait de le maintenir? On n'a pas bien fait? lui lança Paolo à la face, serrant les mâchoires dans une expression de haine. Il rêvait à l'instant de lui flanquer un coup de poing en pleine figure.
— J'admets que c'est très étonnant, mais ne nous réjouissons pas trop vite. Et ce dont je voudrais être sûr, monsieur Longhi, c'est que votre ami sera aussi heureux que vous de retrouver la vie. Je vous rappelle qu'il a perdu toute...
— Ne me rappelle rien du tout, petit connard, tu m'entends? Ils étaient ma famille, espèce de sous merde. Et ça n'a sûrement pas à entrer en ligne de compte pour vos décisions, compris?
— Tu lui as pas envoyé dire petit, niaaaaaaa. Faut l' bouger le bellâtre, sinon il aura vit' fait de tous nous flanquer à la morgue. Tel que tu le vois mon tiot, pas grand monde qui l'aime à ste fumure...mais l'en a pas besoin, s'aime assez tout seul, le bougre. Niaaaaaaaaa.
— Bien monsieur Longhi, je vois que vous êtes d'excellente humeur. Vous savez, pour nous, c'est toujours un bol d'oxygène de voir la reconnaissance des gens. Et bonjour, cher monsieur Molard, toujours là à ce que je vois. Et bien présent, à ce que je sens, répondit-il calmement, un sourire narquois figé sur les lèvres, faisant mine de humer l'air en direction de Renaud.

— Va falloir songer à augmenter le budget couches, mon mignon, pasque vois-tu, c'est pas en me changeant la mienne une fois par jour, voire tous les deux jours, et en m'incitant à chier dedans pasque la grosse veut pas me donner le pot, que l'atmosphère risque de s'améliorer. Tu saisis ça, biquet? Niaaaaa.

Alain accomplit quelques examens sommaires sur Tom, puis sortit en saluant monsieur Longhi et monsieur Molard., ce foutu sourire toujours scotché au visage.

Paolo resta longuement à regarder Tom, observer ses moindres cillements. Il allait enfin se réveiller. Il n'arrivait pas à le croire, et pleurait, une fois de plus, dans les bras confortables et enveloppants de sa douce et chère Maeva.

Ils rentrèrent chez eux, pleins d'espoirs et de doutes.

Le lendemain, Paolo amena des caramels mous à Renaud, et celui-ci les bâfra salement en regardant la télé, volume sonore à fond. Il aimait ces émissions à la con, où les candidats se tapaient dessus et étaient rémunérés pour cela. Il les enviait et espérait secrètement pouvoir en faire autant sur le docteur et sa cohorte d'étudiants. Sa salive sucrée et colorée coulait abondamment des commissures de ses lèvres, pour aller maculer sa chemise de nuit, qui n'avait plus de blanc que le souvenir. Il collait, ou péguait comme il se dit dans le midi de la France, puait, était grossier, vulgaire, parfois agressif, fripé et ratatiné, mais dans le fond, Paolo aimait bien ce vieux bouc.

Tom était plus «animé» encore que la veille, ses yeux roulaient furieusement sous ses paupières, ses mains et ses pieds étaient agités de mouvements saccadés.

Parfois, il serrait le poing sur les draps.

Puis il ouvrit les yeux.

Paolo n'osait rien dire ni faire le moindre bruit, de peur que l'esprit de Tom, revenu d'un long voyage, ne s'enfuît à nouveau.